L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 20 JANVIER 1889.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XIII.

Beau prétexte de progrès. — Les décadents. — Brûle ce que tu as adoré; adore ce que tu as brûlé. — Un livre original. — Le Livre d'Or de la comtesse Diane. — Théâtre de l'Opéra. — La question du moment. — Un correspondant véridique — Plate attaque — L'Union Française et sa soirée à bénéfice — Une Elève de Mme Marguerite Samuel — Spectacles d'aujourd'hui : MIGNON — LE FRISCHUTZ — *Ouvrages à l'étude* — LE PROPHÈTE — *Mlle Romeldi à Paris.*

Nous vivons à une époque qui certainement, et sous bien des rapports, aura ses grandes entrées dans l'histoire; mais, en vérité, que d'étrangetés aussi n'a-t-elle point. En ce moment, par exemple, et en prenant pour terrain Paris lui-même, la ville où s'accomplissent peut-être les plus grandes choses et les plus grandes folies aussi, que de singulières évolutions ne voit-on pas dans le domaine moral !

C'est Pascal qui l'a dit, je crois :

Tout ce qui se perfectionne par progrès, périt aussi par progrès.

Or il en est qui, désespérant de se signaler dans les voies, reconnues depuis longtemps et par tous comme la ligne conduisant le plus vite à la vérité, à la lumière, il en est, dis-je, qui, exaspérés de s'y voir sans cesse devancer, crient que ce chemin-là aboutit au faux, abonti aux ténèbres, et prétendent vous entraîner dans je ne sais quelles impasses, quel méchant chemin sans issue. Ils s'adjugent la mission du progrès.

Ils se jettent vaniteusement à la recherche de ce nouveau qu'on ne trouve plus guère sur notre planète, en matière de littérature et d'art ; et à bout de leurs voyages à la découverte, essoufflés, poussifs, ils arrivent la plupart du temps, après longue et pénible gestation, à l'accouchement de la montagne : une souris.

Sous ce rapport les souris sont nombreuses de nos jours ; ces novateurs là ne sont pas pour activer l'impulsion de notre globe. Souvent leurs inventions ne pourraient retrouver dans les orripeaux du passé si l'on y cherchait bien ; et cependant malaisé vous serait de leur faire croire qu'ils ont imité quelqu'un, même en plantant des choux. Le vers de Musset n'y fait rien.

Avec leurs prétendus progrès, ils voudraient inspirer à ceux qui d'en haut les regardent s'agiter, fourmiller, cette aspiration dont parle Corneille :

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Ils périssent par le progrès ; tel qu'ils l'entendent du moins, soit.

Oui, ce genre d'invention est un trait marqué, caractéristique de la période que nous traversons. Période de décadence sous bien des rapports ; et cela est tellement vrai, qu'une de ces petites chapelles qui se sont élevées à côté de ces temples où rayonnent les grandes individualités, a gratifié ses propres fidèles, ses suivants, de cette appellation : *Les Décadents.*

Il est vrai que le mot fut adopté comme une antiphrase ; et que la présomption la mieux sentie était sous cette ironie. Mais voilà ! les masses qui ont leur bon sens, leur spontanéité, les masses ont pris au sérieux, saisi au bond le qualificatif, en le jugeant parfaitement justifié par les faits et gestes de ces messieurs.

Ces décadents qui, à l'instar du personnage de Molière : "ont changé tout cela ;" ont déplacé le cœur, le foie, revisé, corrigé l'anatomie, s'avisent d'établir une langue à eux, et vous savez quels défis elle lance au bon sens ; quelles épreuves elle inflige à l'oreille.

Ce n'est plus assez des débauches du naturalisme outrancier dans ses descriptions et ses récits, il leur faut aussi la débauche dans les mots. Ils renversent toutes règles, toutes conventions, comme autant de bastilles qui les gênent ; par bonheur, peu de déments marchent à leur suite, et le nom qu'ils se sont décerné comme raillerie a une autre adresse, leur est bien définitivement acquis.

En poésie, nous avons le camp de ceux qui, sous prétexte d'imagination en pleine rebellion, déclarent, proclament, décrètent que la pensée est une sorte de compärse, ou du moins un détail de second plan dans le livre ; que la rime est la reine devant laquelle tout doit plier. Vous êtes orfèvre, M. Josse.

En peinture, c'est le groupe de certains impressionnistes, à tous crins, rien qu'à crins, qui, lui aussi, traite cavalièrement les idées jusqu'ici reçues, et revesant à des méthodes, datant de loin et qu'il s'attribue gravement, voudrait que les toiles de l'avenir ne fussent plus que des décalques. Le génie a fait son temps ; au rancart ! Le Panthéon, c'est Bedlam !

En musique encore l'on voudrait brûler ce que nous avons adoré, ce que nous adorons.

Ceux qui sont en mauvais termes avec la mélodie, qui n'en peuvent rien obtenir, tentent de tirer parti, du moins, de cet accident, et leur élan tient pour les sonorités contre le chant. Ils s'autorisent de tels ou tels maîtres, qui ont donné à la symphonie une importance contre laquelle nul ne protestera d'ailleurs ; mais il oublient qu'à leurs symphonies ces maîtres ont marié des idées mélodiques, dont le vol emporte l'art en ces hauteurs où elle doit planer.

Ils ont perdu de vue que le drame lyrique—car c'est là cette splendide forme surtout que s'attachent les compositeurs actuels—ils ont perdu de vue, dis-je, que le drame lyrique ne saurait exister sans ce mariage d'inclination :

Admirables, puissantes à coup sûr les conceptions orchestrales ; il est là des combinaisons, des accouplements inouïs dont le charme demeure presqu'invariablement irrésistible.

Mais si cela est vrai, n'est-il pas bien plus vrai, bien plus incontestable qu'entre tous les instruments créés par l'Homme, nul ne saurait être comparé à celui qui nous vient de la nature ? Miracle d'organisme, l'espèce d'un multiplie ou plutôt s'en diversifie tellement que pas un de ces instruments n'est la reproduction d'un autre.

Associez-vous, tous les luthiers, tous les saxe du monde et appelez à vous, et agrégez, et combinez toute votre ingéniosité. Mettez-vous à la besogne ardente, à la poursuite d'inventions inédites ou nouveaux ; vous arriverez certainement à d'admirables résultats ; mais du diable si jamais vous trouvez une combinaison approchant de ce miraculeux instrument qui parle et chante tout à la fois ; dont les inflexions, les timbres, portent toutes les sensations ; traduisent merveilleusement tous les sentiments ; causent de ces émotions aiguës, dominantes, souveraines, dont la puissance ne saurait être révée par nul instrumentiste, à quelque sommet qu'il soit parvenu. C'est pourquoi le public s'en éprend avant tout.

Donc beaucoup de tapage se mène chez les évolutionnistes de tous genres, qui grouillent présentement. Les uns sont, sans doute, des esprits élevés, mais qui, dépités, trop pressés d'arriver, dévient des routes saines, sures, et s'épuisent en *pourvoirie* de leurs fantaisies qu'ils pourraient si bien servir cependant.

D'autres, cerveaux tout près d'être vides, s'imaginent que l'extravagance tient lieu de l'originalité ; sous prétexte de note personnelle, ils se lancent à fond de train dans les formes les plus démentes, et, si d'aventure on se récrie, ils s'annoncent comme les révélateurs, les St Jean-Baptiste d'une esthétique de l'avenir. Ils sont les porteurs de "la bonne nouvelle" ; ils s'exquintent à le dire, et comme les naïfs sont une espèce pullulante, renaissant toujours d'elle-même, les fervents ne leur manquent point.

Donc les moyens empiriques ont leur vogue actuellement ; la note forcée semble s'imposer au milieu de tant de vacarme ; les outrances s'entent les unes sur les autres.

Devant tant de Mangins de l'art, je n'ai donc pas éprouvé mince surprise, en parcourant un petit volume, bien modeste, que m'apportait le courrier de l'autre jour. Il a pour titre : *Le Livre d'Or de la comtesse Diane* ; un mignon in-18o, à couverture déjà fort attirante, et publié par l'éditeur parisien : Paul Ollendorff.

La Comtesse Diane est le nom de plume d'une des femmes les plus citées dans le meilleur monde de Paris. Dans ce Paris où *les fonts et se défont* si vite les réputations, où la camaraderie est le souvent le plus puissant des facteurs ; où certains salons exercent parfois une autorité considérable sur le monde lettré, sur la presse, la Comtesse Diane saurait pu certainement faire agir des influences quasi-souveraines autour de tout livre qu'elle aurait produit. Et cette aide eut été excellemment justifiée, car, on le voit vite en feuilletant le coquet volume dont il est ici question, celle qui y a mis son nom, ou son pseudonyme plutôt, est, à n'en point douter, une femme qui, par l'esprit, sort du rang.

Mais non, avec sa fierté féminine, sa fierté native, elle n'a pas voulu demander ce crédit aux personnalités autorisées qui affluent dans son salon.

Et tenez, je rappelais tout à l'heure combien il est malaisé de trouver du nouveau au milieu de l'infatigable fécondité actuelle ; eh bien, ce nouveau là se rencontre quelque peu dans la brochure que j'ai sous les yeux. L'idée en appartient à la comtesse Diane. Jugez-en.

Dans son salon, ainsi que dans bien d'autres, revit *le jeu des petits papiers*. C'est-à-dire des fiches de papier sur lesquelles la fantaisie improvise des questions, auxquelles on doit répondre spontanément aussi. C'est de ces réponses—triées bien entendu—que se compose le *Livre d'Or*. Comme un phonographe qui répèterait un joli babil du monde où l'on ne s'ennuie pas.

Lorsque l'écribe se trouvait dans le monde, il y parlait peu, mais il écoutait beaucoup. Cette attention muette avait sa raison d'être ; sa mémoire, d'une fidélité rare, retenait les traits les plus heureux, les aménagéaient et, si riche que fut déjà son fonds, il dépensait ainsi dans ses pièces l'esprit des autres.

La comtesse Diane ne se livre point à ces emprunts forcés ; elle s'est contentée de recueillir, de conserver les *petits papiers* les mieux accueillis dans son salon d'élite, de les compulsé, de panier elle a formé les deux cents pages dont se compose son volume. Ses visiteurs qui ne s'attendaient guère à l'aventure, sont ainsi devenus ses collaborateurs sans le savoir. Collaborateurs, si-je bien dit, car le nom de la comtesse Diane revient fréquemment au-dessous de ces réponses, de ces pensées, qui toutes sont signées.

J'aurais voulu en détacher quelques-unes, mais le temps ne me le permet pas aujourd'hui ; je me donnerai et je vous donnerai ce plaisir quelque jour. Le choix ne m'en sera pas difficile. Vous pouvez ouvrir le volume au hasard ; tout feuillet vous en rencontrez qui vous frappent par leur esprit d'observation, leur finesse et la ferme netteté, précise, concise, charmante, sous laquelle elles sont présentées.

Le volume s'ouvre par une préface de M. Gaston Bergeret, l'un des collaborateurs qui ont fourni le plus de paillettes au *Livre d'Or* ; un aimable caprice de femme, dont on ne commence pas la lecture sans aller jusqu'au bout.

La comtesse Diane écrit : "Dans cette brassée de questions imprévues, de réponses improvisées, étincellent des mots heureux ; j'ai craint d'être égoïste en les gardant pour moi." Elle a eu raison.

—Je me suis déjà occupé des divers ouvrages joués à l'Opéra, au cours de cette semaine, sauf *Faust et Roland à Roncevaux*, que je n'ai pu aller entendre hier. Je n'ai donc point à vous parler ici du répertoire, ni des artistes. Je prends cependant plaisir à noter que la vogue grandit chaque jour pour notre scène lyrique française et que les nouveaux acquéreurs entreront en possession, au plein de la prospérité du théâtre, sous le rapport du succès artistique comme sous celui de la réussite financière.

Je disnouveaux acquéreurs, car, d'après les nouvelles qui m'arrivent, il me paraît qu'on peut presque déjà considérer la vente comme un fait accompli.

Ceux qui se sont mis à la tête du projet, dont j'ai donné ici les détails, sont, avant tout, des hommes d'affaires, ayant des relations considérables. Leur désir, ils m'en ont bien informé, et je crois l'être, est de voir les quatre cents actions du capital de $100,000 se répartir parmi le plus grand nombre possible.

Ils ont raison, c'est là sainement voir les choses. En effet chaque actionnaire, devenant directement intéressé au succès, agira de toute son influence sur concert, afin d'activer l'élan donné à l'Opéra, afin d'en augmenter la clientèle ; ce faisceau d'efforts importants, d'efforts intelligents, ne pourra qu'amener les meilleures fins.

Une association composée de deux ou trois cents personnes, par exemple, entraînera forcément, par elle-même, par ses ramifications, un fort bel abonnements à la direction. Or l'abonnement c'est la base indispensable ; c'est celle qui pousse un impresario dans la voie du progrès ; c'est celle qui lui prête la confiance, qui la donne aussi aux artistes. Une fois d'abonnés bien connus, responsables, qu'attachent à nous tous les liens—et c'est ainsi que nous l'aurons—aura un poids inappréciable au moment de la conclusion des engagements.

Je l'ai écrit, l'autre jour, et tout me reconnaît dans cette opinion, la somme demandée sera obtenue bien avant l'expiration du délai accordé par la Compagnie des Marchands. Le traité devra donc se conclure sous peu avec M. Maugé ; les perspectives de l'abonnement se disent aussitôt, et il pourra, en temps utile, ouvrir plus tôt que d'ordinaire, ses négociations avec son agent théâtral de Paris.

Je n'en ai aucun doute, la société en voie de formation ira au-devant des facilités qui lui peuvent être données ; les propriétaires de demain lui mâcadamiseront la route autant qu'il sera possible. Les sympathies sont évidemment avec la direction actuelle ; elles lui resteront.

Je vous parlais, dans un numéro précédent, d'une correspondance adressée de la Nouvelle-Orléans à la *Revue et Gazette des Théâtres*, de Paris. Je vous l'avais présentée dans quel esprit elle a été écrite, et j'ajoutais que j'y reviendrais. M'y voici :

Peu de mots suffiront à cet effet.

Je n'ai point à m'occuper des appréciations de celui qui a signé la correspondance en question : Pl. Dickens ; cela est affaire à lui. Je me contenterai d'en détacher quelques lignes. Après avoir parlé en termes favorables de la tête de troupe, le correspondant ajoute : "Nous avons eu le regret de constater l'infériorité trop marquante des emplois secondaires. *Aussi a-t-il fallu en rapatrier plusieurs d'entr'eux* dès le premier mois."

Je vous livre ce français, tel qu'il est écrit ; j'en respecte la syntaxe boiteuse, car j'estime qu'il ne faut point s'attaquer aux infirmes. Seulement je laisse le fond à votre jugement, en vous demandant s'il est à votre connaissance qu'un seul des sujets de M. Maugé ait été congédié, rapatrié ? Pas un, vous le savez ; tout le monde est là bas sur le pont.

Les commentaires sont inutiles, n'est-ce pas ? Pourtant vous penserez avec moi, j'imagine, qu'une assertion de ce genre est de nature à porter grave préjudice à une entreprise ; vous conviendrez aussi qu'on n'a pas plus le droit de parler ainsi d'un directeur qui remplit ses obligations, qu'on n'a celui de déclarer qu'un négociant, faisant face à ses paiements, a été protesté ou est à la veille de l'être.

J'engage le directeur de la *Revue et Gazette des Théâtres* à choisir un correspondant mieux informé et mieux intentionné.

Cela dit, passons.

—Le Président de l'Union Française a déjà fort à faire, m'assure-t-on. Dans son dévouement à la belle association qu'il dirige, il a pris partiellement charge de la location des places pour la soirée du dimanche 27 janvier, et ma foi ! son important magasin est devenu un véritable bureau de location ; la foule s'y presse ; on dirait une succursale de l'Opéra.

Ce mouvement très-accentué indique, à ne s'y pas tromper, qu'en cela les années se suivent et se ressemblent pour l'Union Française. La représentation du 27 est, vous le savez, au bénéfice des indigents auxquels elle donne continuellement des secours, et, cela, toujours sous la forme la plus délicate. On sait la façon dont elle dispose de ses ressources ; si bien que quand elle adresse ici son appel annuel, c'est tenu avec élan qu'on y répond.

Le Conseil de direction de l'Union Française est composé d'hommes élevés par le cœur et par le caractère ; des hommes d'une honorabilité et d'une intelligence toujours et partout affirmées. En relations avec toutes les classes de notre société, ils possèdent leur terrain à fond ; mais une expérience leur a appris à qui doit aller leur aide, et quand cette aide est justifiée elle se manifeste toujours avec libéralité, avec tact, sans jamais heurter en rien les susceptibilités des pauvres auxquels elle va.

L'Union Française ne se contente point de soulager l'indigence ; de prévenir, par une charité bien comprise, venue à temps, les désespérances qu'engendre la misère ; elle a aussi songé à enrayer celle-ci autant qu'elle faire se peut. Pour cela elle a recouru à un remède puissant, drastique : la propagation de l'éducation. Elle a créé des Ecoles, où le prix d'admission est presque nominal ; des Ecoles où sont reçus aussi, à titre gratuit, ceux là qui ne peuvent payer même la très modique somme fixée.

En même temps qu'elle veille au présent—par la protection des malheureux—elle prépare à l'avenir par ce bienfait de l'instruction étendu à tous. Comment elle arrive à ce double résultat, avec des ressources relativement bien limitées ? Je me suis demandé souvent ; et souvent j'ai été vivement touché de l'ingéniosité dont elle fait preuve afin de marcher sans trêve à son but.

J'ai, plus d'une fois, été témoin des actes du conseil dirigeant de l'Union Française, et c'est au souvenir de ce que Je me suis demandé souvent ; et bien cordialement, le devoir de plaider sa cause devant le public. La cause est si excellente, si sympathique, d'ailleurs, que le plus piètre avocat y peut suffire ; elle se gagne d'avance.

C'est celle du bien et quelle aimable occasion nous vient de participer à ce bien ! Je vous ai dit ce que serait cette représentation de dimanche prochain, au bénéfice de cette Union Française ; j'ai donné les détails de ce programme où sont groupés les artistes favoris de l'Opéra—chant, orchestre— ; j'ai oublié les noms d'autres artistes qui ont tant à avoir leur part dans cette œuvre si digne.

A ces détails il en manque un cependant et je m'empresse de le noter ; il a son prix. Mlle Hervey, ne se contentant pas du rôle de *Violetta*, dans *la Traviata*, chantera le *Salut à la France !* de *La Fille du Régiment*. Chant tout vibrant de patriotisme ; bien à sa place dans une fête dont l'écho dira que la bienfaisance n'a point de nationalité, et que si la France a ici ses déshérités, ceux-ci se confondent dans une seule et même sympathie afin de leur faire la route moins enténébrée, moins âpre.

—J'ai eu l'occasion d'entendre récemment Mlle L. Vincent, une élève distinguée de la très distinguée artiste : Mme Marguerite Samuel. Elle exécutait du Chopin ; Chopin, l'un des poètes du clavier ; dont presque toutes les pages sont empreintes de rêverie ; dont les rayons et les ombres, si délicieusement distribuée, tentent tous les pianistes, mais offrent toujours tant de difficultés à qui tente de les reproduire.

Je n'ai qu'à féliciter la jeune fille, que j'avais perdue de vue depuis près d'une année. Elle s'est bien développée aux leçons de son éminent professeur. Elle a infiniment plus de maîtrise du clavier ; plus de sureté dans les attaques ; une perception plus complète des détails ; plus de vie dans leur interprétation. Le sentiment du coloris, le foyer, la vigueur aussi, la finesse étaient là, et avec cela de la légèreté, de la virtuosité. Mains excellentes et qui sont confiées à des mains maîtresses.

Je m'explique maintenant le succès dont j'ai eu l'écho, et que valait à Mlle L. Vincent cette même ballade, au concert du 11 janvier, donné par les Elèves de Mme Samuel.

—La *Mignon* d'Ambroise Thomas sera le spectacle de la matinée d'aujourd'hui. Je n'ai pas besoin d'écrire que c'est là une des œuvres où le compositeur d'*Hamlet* a apporté le plus de distinction, le plus de poésie.

Cette poésie se retrouve à presque chaque morceau—elle éclate à l'orchestre comme au chant ; l'intérêt musical se distribue en l'un et l'autre avec un art infini. Il court dans tout l'ouvrage une mélancolie qui enveloppe, qui envahit ; des mélodies portant comme de véritables cris du cœur.

Les rôles principaux seront chantés par Mme Vandiric-Flachat, Mlle Hervey, MM. Lafarge, Feitlinger.

Ce soir, troisième représentation du *Freischütz*, avec Mmes Lemaître-Schweyer, Vandiric-Flachat ; MM. Berger, Plain.

Je n'ai point à insister sur la valeur artistique, musicale, de l'opéra de Weber ; tous mes lecteurs la connaissent. Quant aux noms des interprètes, ils sont une garantie de belle et bonne exécution.

J'ai donné à rappeler seulement que la mise en scène de l'ouvrage est ici l'objet de soins tout spéciaux, et que le spectacle du troisième tableau est l'un des mieux réussis que nous ait donnés l'Opéra.

Collaboration pyrotechnique pleine d'effets curieux : chouettes mobiles, battant de ailes, aux yeux jetant des étincelles ; tourbillons de flamme, rideau de fin s'étendant sur toute la largeur de la scène, roues enflammées et hippogriffes comme en combustion ; puis rupture de pont, chasse infernale, apparitions spectrales ; jet de balles enchantées et enfin comme une convulsion de la nature entière. Voilà pour les yeux.

Mardi *Rigoletto*, et jeudi soir, reprise du *Prophète*.

A l'étude *Lohengrin*, *L'Etoile du Nord*, *la Reine de Chypre*.

Au moment où je termine ces lignes, une récente revue musicale de M. E. Reyer (*Journal des Débats*) me tombe sous les yeux et j'y lis :

"On annonce le prochain début, dans *la Norma*, d'une cantatrice américaine au tempérament dramatique et fort bien douée sous le rapport du physique et de la voix. Elle se nomme Mlle Romeldi et nous arrive de Chicago."

Ce début aura lieu, je suppose, au Théâtre-Lyrique de Paris.

L. PLACIDE CANONGE.

Académie des Beaux Arts.

Demain commencera, au local de cette Institution, rue St-Charles Nos 169, 171 et 173, l'exhibition annuelle des œuvres de ses Elèves. Celles-ci occupent neuf ou dix salles et dans chacune de celles-ci seront exposés des ouvrages dignes d'attention.

Le public y sera reçu toute la journée.

Le soir, les invités seulement seront admis à entendre l'exécution d'un intéressant programme, consistant en une représentation dramatique, des lectures, des récitations, de la musique vocale et instrumentale.

Dans la partie dramatique figureront Mlles Germain, Pruett, vice-présidente ; MM. Bernard Shields, McKittrick, Dalton Williams, président.

Dans la partie musicale : Mme Herman Lobe, Mlle Lillie Allen, MM. Williams et Howe.

Chaque jour jusqu'à samedi inclusivement, programme nouveau. Celui de jeudi sera entièrement en français : un vaudeville en un acte, de A. A. Fujol, joué par les membres du Cercle de la Gaîté : MM. P. J. Bouvier, directeur, L. Barnès ; Mlles C. Marsolan et J. Junqua.

Après le vaudeville, une chansonnette : *Les Casquettes de mon Parrain* ; romances, monologues, etc. Le piano sera tenu par Mlle E. Bouvier.

Le Cercle de la Gaîté a pour président M. L. Barnès.

Académie de Musique.

The Little Tycoon.

La semaine qui s'ouvre aujourd'hui, comptera assurément parmi les plus importantes pour l'Académie de Musique. C'est aujourd'hui, en effet, qu'une troupe nouvelle, dont il a été beaucoup parlé, beaucoup écrit, commence un engagement d'une semaine — au cours duquel elle jouera l'opérette américaine la plus populaire qui soit : *The Little Tycoon*.

L'ouvrage est de M. Millard Spenser, qui en dirige personnellement toutes les représentations. Depuis plusieurs jours déjà on en parle dans le théâtre de M. Bidwell. C'est qu'en effet les détails de *Little Tycoon* sont nombreux ; la mise en scène en est tellement compliquée qu'il faut y veiller d'avance et sans cesse.

Le spectacle que l'on va voir, est d'un luxe inouï ; la troupe d'une haute valeur ; les chœurs fort bien disciplinés et l'orchestre au complet. On en donne l'assurance, la production de l'œuvre sera tout un événement.

Grand Opera House.

Le grand succès de la troupe de M. Arthur Rehan appelait un second engagement. Voilà qui est fait. Cette seconde semaine s'ouvrira aujourd'hui par **7—20—8**, comédie qui a valu à ces artistes un des plus vifs succès obtenus au Théâtre de la Cinquième Avenue, New York.

L'œuvre est originale, intéressante, et menée avec cet entrain qui a donné tant de vogue à *Nancy & Cie*. La pièce sera jouée jusqu'à mercredi soir inclusivement. A partir de cette date : *Love in Hoomes*.

Dimanche, 27 janvier, rentrée de Lotta.

Musée-Théâtre.

Nous avons donné les détails du programme renouvelé de M. Eugène Robinson ; inutile de revenir sur ceux-ci. Nous nous contenterons d'appeler votre attention sur l'annonce que vous trouverez dans le numéro de ce jour.

Weekly Louisiana Review.

Notre éminent confrère M. Léon Jastremski nous annonce qu'à partir de demain lundi M. E. Rivoire remplira les fonctions de reporter et de sollicitéur d'annonces et abonnements pour le *Louisiana Review*, feuille hebdomadaire dont nous appelons bien cordialement le plein succès.

Nous félicitons M. Jastremski du choix judicieux qu'il a ainsi fait. M. Rivoire, homme d'affaires doublé d'un artiste—se distingue par l'intelligence, l'activité, la force de volonté qui pousse au but ; et de plus il a, pour l'appuyer, nombre d'amis et un vaste cercle de connaissances.

Nous nous faisons un plaisir et un devoir de le recommander chaudement.

MUSIQUE DE CHANT.—Remercîments à M. P. Werlein, qui nous fait remettre deux morceaux de chant : *Across the Bridge*, romance, paroles et musique de George L. Brunn ; et *Now that's what I think, don't You ?* couplets du *Little Tycoon*, paroles et musique de Willard Spenser. C'est l'opérette dont la première représentation a lieu ce soir à l'Académie de Musique.

PEERLESS DYES Les meilleurs. Cent Dessous.

L'Orphéon Français.

Ainsi que nous l'avons écrit, nous n'avons pas assisté à la récente soirée musicale de l'Orphéon Français, nous avons donc dû nous contenter d'en parler par ouï dire.

On nous nous prie de donner place ici à quelques détails intéressants de cette fête. Nous nous rendons volontiers à ce désir.

Entre les deux parties du programme, Mlle Marie Barbier, une charmante fillette de 10 à 12 ans, escortée de M. J. A. Maillies, président du comité d'organisation, et de M. Lubeigt, portant une élégante bannière, s'est dirigée, par l'allée centrale, jusqu'à l'estrade où se trouvait M. C. T. Chauvière, président de l'Orphéon, entouré des orphéonistes et et des enfants appartenant à la classe de solfège.

Mlle Barbier a présenté alors, au nom d'un groupe de dames et jeunes filles, la bannière portée par M. Lubeigt, un beau travail en soie, à fond rouge, rehaussé d'une lyre brodée et portant cette inscription : « Souvenir des dames et des demoiselles de la Nouvelle-Orléans—le 16 janvier 1889. »

Cette présentation a été accompagnée de l'allocution suivante, très intelligemment dite :

Monsieur le Président et Messieurs les membres de l'Orphéon Français de la Nouvelle-Orléans.

Mesdames et Messieurs,

Les dames et les demoiselles de la Nouvelle-Orléans en, remerciement des gracieuses invitations que vous leur avez adressées, d'être présentes à vos charmantes fêtes ; et en reconnaissance de agréables moments qu'elles y ont passés, désirent vous offrir un faible gage de la très sympathique considération qu'elles portent envers votre très utile société.

Que vos fêtes sont brillantes, que la réunion est cordiale, que l'entente est sympathique et la cordialité attrayante !

Vous êtes nés dans le but de cultiver cet art sublime : la musique. Cet art que nous entendons au berceau ; qui nous accompagne dans nos grandes joies ; qui nous mène à la gloire, et enfin cet art qui nous porte les derniers respects.

Vous avez aussi d'emblée captivé l'attention des dames et des demoiselles de notre ville et vous méritez un souvenir de leur part.

La bannière, que voici, vous voudrez bien l'accepter en témoignage du haut sentiment d'admiration que ces dames possèdent pour votre Société.

Conservez-la précieusement, afin que, pendant vos heures de labeur et de travail, vous y jetiez un regard et qu'elle vous ranime d'une fraîche ardeur et d'une louable ambition. Déployez-la noblement au moment du succès, car elle cache dans ses replis un secret de nous tous : c'est une de ces dames y a confié et y a mis un mot d'encouragement, un désir d'honneur, un souhait de réussite.

" De toute la noble taille, de toute ton élégance, de toute ta majesté, de tout ton attrait, Bannière chère à tous, nous te confions au bonnes mains ; salue et prends la place d'honneur au milieu de cette phalange de cœurs aussi fervents que les nôtres, afin de resplendir de gloire, et que nous te voyions encore, souvent et toujours couronnée d'une auréole de succès, couverte de lauriers."

Messieurs, acceptez la bannière.

Le Président de l'Orphéon a fait la réponse que voici :

Ma chère enfant,

Je vous remercie au nom de l'Orphéon d'avoir bien voulu être l'interprète des dames et des demoiselles qui vous ont chargée de nous présenter cette splendide bannière.

Dites-leur bien qu'en acceptant ce magnifique présent, nous nous montrons assez sensibles à l'intérêt qu'elles portent à notre Société.

Dites-leur aussi combien nous sommes heureux et fiers d'avoir conquis leurs sympathies.

C'est à leurs encouragements que nous devons d'avoir pu conquérir le but que nous nous étions proposé en fondant l'Orphéon, de faire le rendez-vous préféré de nos familles, de nos amis, de nos compatriotes Franco Louisianais, le trait d'union entre les sociétés françaises de la Nlle-Orléans.

Assurée aujourd'hui de leur appui, nous marcherons avec plus de confiance dans la voie que nous nous sommes tracée pour asseoir définitivement l'Orphéon sur une base inébranlable.

Pour mériter la continuation de leur bienveillant patronage, nous avons ajouté deux nouveaux éléments à notre partie chorale : l'orchestre dont vous avez pu apprécier déjà l'utilité, et la classe de solfège des jeunes jeunes filles, qui a obtenu tant de succès après de notre public. Cette classe sera toujours l'objet de notre sollicitude ; nous sommes persuadés qu'elle fera un jour honneur à l'Orphéon.

Nos jeunes élèves ne peuvent trouver un passe-temps plus agréable que la musique, qui affine le goût, élève les sentiments, tout en étant le complément de l'éducation sociale.

Merci encore, fois mesdames, mesdemoiselles, pour cette splendide bannière, que nous considérons comme le talisman qui assurera la durée et la prospérité de l'Orphéon Français.

Au cours de la soirée une canne à pomme d'or a été aussi offerte à M. Geo. A. O'Connor, ancien musicien, par les membres de la classe de solfège.

Enfin M. Barbier, agissant au nom de l'Orphéon Français, désireux d'offrir un témoignage d'estime à son digne président, a remis à M. Chauvière, une fort belle médaille d'or—valeur intrinsèque, valeur de sentiment. Sur le champ de cet ressort une lyre, finement exécutée, et que contournent deux rameaux de laurier. Au revers de la médaille cette inscription : " Présenté par les membres de l'Orphéon Français à leur président C. T. Chauvière, le 16 janvier 1889. Souvenir et reconnaissance. "

M. Barbier, en remettant ce charmant bijou, s'est exprimé ainsi :

M. Chauvière, notre très honoré Président, avant de terminer cette belle et imposante cérémonie permettez que je vous adresse quelques mots.

Les dames et les demoiselles de la Nouvelle-Orléans, en nous présentant cette magnifique bannière, pour laquelle nous les remercions chaleureusement, ont voulu nous témoigner que elles étes sont reconnaissantes de nos soirées et de nos efforts constants pour les rendre des plus agréables.

Nous, les membres de l'Orphéon Français, dont vous êtes le très estimé président, croyons pouvoir nous en faire aussi cette grande solennité en vous témoignant également et en présence de cette nombreuse, de cette belle et joyeuse assemblée, notre reconnaissance pour votre zèle à notre tour, de l'intérêt constant et de la prospérité que vous cherchez toujours à notre Société.

Permettez donc que nous vous présentions cet insigne d'honneur qui vous avez et bien mérité, porter leur fierté, car vous en êtes digne. Vous tous nos amis, faites vous l'écho de ma voix pour remercier chaleureuses paroles : honneur à notre Président !

Cette médaille, où se reconnaît vite une main habile, est due à M. Ernest Dussé.

N'oublions pas de noter que M. Wehrmann fils a remis aussi, au nom de sa mère, entre les mains du président de l'Orphéon, une couronne destinée à la gracieuse et riche bannière. On le voit, rien n'a manqué à cette brillante soirée du 16 janvier.

A Propos de l'Opéra.

M. Delpierre, architecte, fixé depuis quelque temps à la Nouvelle Orléans, adresse à l'*Abeille* une lettre au sujet des améliorations projetées à l'Opéra par l'Association en voie de formation, dont nous avons entretenu nos lecteurs.

Tout en réservant notre opinion, nous croyons devoir reproduire de cette communication les passages suivants, que nous soumettons à qui de droit :

Nouvelle Orléans 19 janvier, 1889.

Monsieur le Directeur de l'ABEILLE,

Le bruit de la formation d'une société pour l'acquisition de l'Opéra français, situé rue Bourbon, circule en ville depuis quelques jours.

Cette société aurait pour but la transformation complète des aménagements intérieurs de ce théâtre avec un luxe inconnu jusqu'ici.

L'acquisition et la transformation de cet immeuble occasionnera certainement une dépense de $80,000 à $100,000.

Je pense, Monsieur le Directeur, que si cette société se forme réellement, elle ne devra pas se contenter d'une reconstruction intérieure, mais se servir d'un programme plus développé qui permette de réunir en un seul local

1° L'Opéra français pour l'hiver ;

2° Un jardin d'hiver à ciel ouvert, pour les représentations d'été ;

3° Un cirque permettant des représentations à grand spectacle, tels que steeple-chase, chasses à course, batailles, etc., etc.

4° Une vaste Salle de concerts ou de bals à mettre à la disposition des sociétés qui désirent pour leurs fêtes réunir un public nombreux.

Comprise de cette manière, non seulement l'affaire deviendra fructueuse pour les actionnaires, mais elle amènera dans le quartier et en toute saison une animation et un lien être qui y font défaut pendant les trois quarts de l'année.

Il est à noter que la ville ne possède aucun local où l'on puisse se distraire agréablement et à l'abri des chaleurs pendant la saison d'été, qu'un bâtiment pour abriter un cirque fait défaut et qu'enfin une vaste Salle de fête, accessible à la bourse des différentes Sociétés de la ville, se fait depuis longtemps désirer et la société future, tout en étant une œuvre digne de la Nouvelle-Orléans, fera un emploi lucratif de son capital et jettera le bien être dans un quartier de la ville plus ou moins délaissé.

Je vous autorise, Monsieur le Directeur, à soumettre cette idée à vos lecteurs, et toutefois vous l'en jugez digne et vous prie d'agréer l'assurance de ma considération distinguée.

J. V. DELPIERRE,
Architecte,
15 rue Carondelet.

PIANO ET CHANT.—Nous recevons de la maison Louis Grunewald, 127 rue du Canal : *Les Fritche Blondes*, gavotte pour piano, par M. W. T. Francis, et *Abaelom*, mélodie dramatique, paroles de N. P. Willis, musique de E. G. Regennas.

SOIRÉE DANSANTE.—La société connue sous le nom de "Ladies of Honor Benevolent Association" donnera, le samedi, 2 février, au Washington Artillery Hall, une soirée dansante au bénéfice de sa caisse de secours.

Prix du billet $1.

Nos remercîments pour l'invitation adressée à l'*Abeille*. Nous reparlerons de cette fête en temps et lieu.

SOIRÉE DRAMATIQUE.—Le cercle allemand Frohsinn annonce, pour le dimanche 27 janvier, une soirée dramatique complémentaire qui aura lieu au Grunewald Hall.

Lever du rideau à 8 heures.

SOIRÉE MUSICALE.—Le *Myrtle Lodge* No 47, Chevaliers de Pythias, procédera, le mercredi 23 janvier, à 8 heures du soir, au Grunewald Opera House, à l'installation de ses officiers.

La cérémonie sera suivie d'une soirée musicale. Nos remercîments à M. Geo. W. Dinkel pour l'invitation adressée à l'*Abeille*.

Creole Exchange.

Les dames fondatrices du Creole Exchange, une institution toute de bienfaisance, l'ouvriront le 4 février, 42 rue Bourbon. Mme Victor Myers, trésorière, nous prie de faire savoir aux souscripteurs qu'on l'y trouvera le mardi et le mercredi, de 10 heures et demie à 1 heure p. m., prête à recevoir les souscriptions et à livrer reçus et tickets.

Tous ceux qui désirent faire vendre des comestibles au local du Creole Exchange, devront s'adresser à Mme George Smith, le lundi, le mercredi, le vendredi, de 11 heures du matin à 1 heure de l'après-midi, rue Bourbon No 42.

JOURNAL DES DEMOISELLES.—Le dernier numéro de cette publication, l'un des plus brillants, des plus solides succès que nous connaissions, est de ceux qui suffiraient à la vogue d'une revue à laquelle on demande utilité et plaisir. On y trouve des articles en tous genres : *Instruction + Bibliographie — Education — Economie domestique — Revue musicale — Causerie — Miscellanées — Modes et travaux.*

Comme Annexes : des gravures de modes ; des broderies coloriées ; une valse pour piano ; une étude d'aquarelle — des patrons, etc., etc.

—Le *Journal des Demoiselles*—69 ans d'existence, se publie à Paris, rue Vivienne 48.

Entre bonnes petites amies :

—Voyons, ma chère, dites-moi votre âge !

—Ma foi, ma chère